

## JANVIER

*Let Sadness see what Happy does  
Let Happy be where Sadness was*

MICHAEL JACKSON  
*Happy*

*Le 1<sup>er</sup> janvier 2015.*

Devant l'écran, pensant à ce journal et à l'autre, fictif – pas véritablement fictif. Pensant au *Labo*, Jacques Flament, pensant à la demande, vérifiant les autres écrivains – nous sommes quatre. Il faut commencer, il va falloir commencer : le journal, 2015, me demander comment je fais. Ne pas savoir encore.

Me dire ce que je me suis dit plus tôt : écris ton journal, le tien, écris ton journal, après tu verras.

Seul dans l'appartement, Éric a dit : tu vas être bien. Il voulait dire : dans l'appartement, il a ajouté : tu vas pouvoir écrire, j'ai souri. Il était en retard, j'ai dit : file. On s'est embrassé encore, il me caressait, il disait : mon chéri.

Hier soir, ses lèvres sur mes lèvres au dernier coup de minuit, et sa langue qui s'est glissée voluptueusement entre elles, et son baiser, lent, il prenait son temps, au cœur des autres il était avec moi. Il a déglagé le visage, il a dit, ses yeux dans les miens : on attaque la troisième année. Il a dit : je t'aime, mon chéri.

On était bien, et j'étais bien, et la soirée était un succès, et tout le monde avait l'air heureux, et je n'étais pas inquiet, pas menacé, et j'étais heureux, et je suis heureux.

Le répéter encore et encore, le répéter : je suis heureux.

Penser au *Labo*, penser à *Twitter*, comprendre que grâce à ce que j'ai fait cette année 2014, *Twitter* est un outil évident : la phrase du jour, et le hashtag sur *Labo*, avec le lien internet.

Reste à savoir : ce que j'écris.

Reste à savoir : extrait du journal ou journal fictif ?

Reste à savoir de quoi j'ai envie de parler – mon psychanalyste a demandé, inquiet : vous allez publier votre journal au jour le jour ? J'ai répondu que je n'étais pas fou, j'ai dit que j'allais en écrire un autre, un faux, je pensais : un biaisé, un décalé, je pensais qu'il fallait axer sur autre chose.

Aujourd'hui je ne sais plus.

*Le 2 janvier.*

Le train à nouveau, retour à la campagne. Le train qui n'est pas encore parti, le train à quai, gare de Bercy. Dans le train, dans le wagon, au bout du wagon près de la porte, des portes coulissantes avant elle, le sas. Éric m'a déposé en scooter une heure avant le départ, il a attendu avec moi une dizaine de minutes, dans la file pour prendre mon billet, il enchaînait avec le théâtre, à nouveau j'ai dit : file, on s'est embrassé sur les lèvres, au milieu des gens, il a dit à haute voix : et fais attention à toi à la campagne, avec tout ce qu'on entend... On a ri, sa petite voix pointue quand il fait le con, il a rejoint son scooter, il s'est arrêté devant les portes de la gare, chevauchant sa monture, donnant des à-coups d'accélérateur, désarçonné, Éric, mon pitre.

Le train roule, dix-sept heures cinq, quitter Paris.

Éric me rejoint demain soir, après le spectacle, ils prendront la route ensemble, Joffrey et lui, il sera dans mes bras au cœur de la nuit, je n'aurai qu'une nuit seul au château, je vais retrouver mes marques ce soir, le lieu déserté – mes parents partis hier. Reste le chat, reste Berry.

Reste : le frigo plein, les présents. La décoration des fêtes, qu'il faudra lentement défaire – défaite des fêtes.

Les mots, stupides parfois, faciles.

J'ai lu les premières entrées de deux des trois autres écrivains qui publieront auprès du mien leur journal sur l'année (le quatrième n'a pas encore écrit), c'était important : de lire les autres, de savoir comment ils abordaient cela. C'était important aussi, à mes propres yeux, d'être le premier – même s'il n'y avait pour cela aucune garantie : juste l'envoi du texte vers Flament et cette réalité, je suis le premier des quatre à avoir publié le journal, ce qui à présent ne se voit plus.

Les signes invisibles.

Coucher de soleil en fumée de nuages rosés, filets tendus sur un ciel gris bleu, le train fend déjà la campagne, à trente minutes de la capitale, et je me sens bien, sans inquiétude, tout au plaisir de rentrer chez moi.

*Le 3 janvier.*

Feu de cheminée et fenêtre ouverte – l'âtre fumait dans la pièce aux premières flammes.

La drôle d'impression du froid et du chaud mêlés, comme des forces antagonistes, entre équilibre et inutilité. Écrire bancal, mot à mot, ne pas me laisser porter par le flux comme à l'accoutumée, avoir pris le journal de manière désinvolte, me disant : je ne pense pas au *Labo*, mais ce faisant, penser à Flament

et contredire le geste spontané, et regarder par-dessus l'écran du portable le feu de cheminée et plus loin, la fenêtre ouverte et en comprendre l'écho parfait de ce que je vis dans l'écriture. Les bûches s'effondrent, dehors le vent qui s'intensifie, les branches des sapins semblables à une scène de *Twin Peaks* – m'être promis cela, par rapport à l'an passé, de ne plus utiliser de guillemets mais les titres en italique, trouver cela plus élégant, chercher dans le geste quotidien, une élégance, un style, un maniérisme peut-être : considérer le travail de fond et la forme en même temps, ne pas en être capable autrement. Avoir demandé à l'éditeur de justifier la première entrée sur son site, avoir hésité quelques secondes, me demandant si ça avait de l'importance, puis relisant mon premier texte, aligné à gauche, avoir trouvé que, non, vraiment, ce n'était pas joli.

L'éditeur s'est exécuté, accommodant.

Le travail suivi, auquel il fait attention, le travail qu'il respecte, à l'écoute, la bonne volonté.

M'être dit souvent que j'étais un emmerdeur, puis avoir pondéré : j'ai une exigence.

M'être satisfait de cette qualité, m'en satisfaire encore, même face aux refus des autres éditeurs : peut-être que nous n'avons pas la même envie, le même désir de littérature, peut-être que finalement, avec toi, et toi, et toi aussi qui me lis sans rien dire, nous ne nous comprendrons jamais, mais : il y a une exigence chez moi.

La même que lorsque je te regarde dans les yeux.

Tu sais.

Les bûches, un mikado par-dessus les braises vives, fenêtre ouverte d'accord, mais feu réussi – ce qui compte.

*Le 4 janvier.*

Ils sont arrivés dans la nuit, au moment précis où j'extirpais de moi les doutes, les peurs, les images terrifiantes, ils sont arrivés : Éric était froid tout d'abord, je crois qu'il sentait que je n'étais pas tout à fait à l'aise, il hésitait, il ne savait pas comment : me prendre, il me touchait du bout des doigts et m'interpellait de loin, puis il est venu plus près de moi, sur le canapé jaune, il a demandé si j'allais bien, j'ai répondu : et toi ? Il a repris : tu ne vas pas bien puisque tu ne me réponds pas, tu retournes la question. J'ai ri, j'ai dit que j'allais bien et mon rire l'a détendu, et quelques secondes plus tard, il me caressait et me couvrait de petits noms, et je parvenais à lui dire que je l'attendais, et qu'il était tard, que j'avais hâte qu'ils soient là – Éric avait répondu : moi aussi.

Endormis rapidement dans les bras l'un de l'autre, son front contre ma poitrine à peine la couette refermée sur nos corps, obscurité, dormir.

Presque seize heures à présent, et je suis sur le canapé jaune, et j'écris mon journal – le mien, je ne pense pas à Flament et ça va mieux de fait, je me libère de la contrainte, je me détends par rapport à la demande, je retrouve doucement mes marques.

*Le 6 janvier.*

Éric s'endort à côté de moi, canapé jaune – lieu de résidence de l'hiver, face au feu de cheminée. Il raconte : après Noël, c'était comme ça avant, on mangeait des chocolats et on pionçait toute la journée. Le brouillard est descendu sur le château après une matinée de givre, glacée – quatre jardiniers en grande activité dans le parc depuis huit heures trente, et les arbres inutiles tombent, et l'on respire mieux. Hier soir, la nuit était bleu clair,

la lune pleine et lumineuse qui réverbérait sa brillance sur des nappes de brume fantomatiques, la cime des sapins se fondait dans le ciel et les ardoises scintillaient, argentées. Éric et moi regardions depuis le centre de la pelouse, émerveillés, il tremblait sous son bonnet et je me gorgeais du froid de l'hiver, chemise ouverte, nourri par la beauté qui nous était offerte, et je pensais que c'était une nuit unique.

Éric bouge dans son sommeil, je suis interrompu.

Je suis interrompu, et de fait, l'écriture a commencé à ralentir, à ne plus être maîtresse d'elle-même, déjà lorsque je décrivais la nuit, j'ai pensé : oui, ça c'est bien dit. Ce que je ne fais pas d'habitude : je ne dis pas bien les choses.

Je les dis ou je ne les dis pas.

Dehors, la terre grattée par les outils des jardiniers. La brume, plus compacte à chaque seconde, et Éric bouge sur le canapé, il soupire.

Je n'écris pas – je suis un chat, l'œil sur l'écran et l'ouïe détournée.

*Le 7 janvier.*

Arnaud Genon propose une communication intitulée *Lisez, ceci est mon corps : l'écriture autofictionnelle* de Laurent Herrou pour le colloque sur *L'enjeu de la chair dans l'autofiction*, organisé par Isabelle Grell en septembre prochain. Je lui adresse *Vice de forme*. Il m'envoie un mail, me remercie pour cet envoi qui répond à cet enjeu-là, la peau, la chair de l'écrivain, il explique que, comprenant qu'Isabelle souhaite que l'on y parle d'écrivains contemporains, mon nom s'est imposé à lui.

Je ne rougis pas – on ne rougit pas face à un écran d'ordinateur.

Je souris, je suis fier, je suis heureux de ce que j'entends, de ce que je comprends enfin : j'intéresse quelqu'un.

J'ai regardé *Lucy* de Besson hier soir, je crois que je n'ai jamais vu un film aussi bête.

*Charlie Hebdo*. Onze morts.

À Pascale :

« appris cela par mail interposé, j'étais tout à mon réseau, mon écriture et mes envois quand on m'a prévenu qu'il se passait quelque chose

tu penses évidemment au 11 septembre, j'ai répondu pour rire : préviens-moi si paris est bombardé

ce n'est pas la même chose, mais c'est un symbole qui est attaqué, c'est une liberté qui est mise à mal, c'est surtout – et c'est ici ce qui me fait le plus peur, passée la tristesse de la perte de l'un ou de l'autre – l'évidence des dérives à la suite, la récupération

je t'embrasse, c'est bien le jour au contraire où il faut garder le sens de l'humour

et j'ai hâte – et besoin – de voir ce que la rédaction restante, larmes aux yeux et le cœur déchiré, saura faire de ce drame »

*Le 9 janvier.*

Mathieu Simonet m'a donné rendez-vous hier soir aux *Petites Canailles*, rue Amelot, me précisant que c'était le quartier général de *Charlie Hebdo*, l'endroit où déjeunait régulièrement l'équipe, qu'il travaillait en face lui-même. Il avait posté sur *Facebook* un texte la veille: Baptiste l'avait appelé, il s'inquiétait en regardant les nouvelles, à cause de la proximité du bureau de Mathieu et parce qu'ils avaient un ami dans l'équipe,

et un autre qui habitait la porte à côté de la rédaction du journal, Mathieu suivait les nouvelles de son côté, il m'avait raconté qu'il était allé aux *Petites Canailles* ce jour-là, effondré, qu'il avait compris que dans le restaurant, ils ne savaient pas encore ce qui se passait, qu'il avait gardé son silence, la tête baissée, incapable de réagir. J'ai pris le métro à Grands Boulevards vers Saint-Sébastien-Froissart, le matin en sortant de chez mon psy peu avant midi, je n'avais pas réussi à monter dans la rame, quelque chose m'en empêchait : il était midi, ce serait la minute de silence bientôt, deuil national, je ne pouvais pas être enfermé, sous terre, à ce moment-là, je pensais que c'était le moment idéal pour frapper – je ne savais pas encore qu'il y avait eu une fusillade à Montrouge le matin-même. J'ai appelé Éric, j'ai dit que je prenais le bus, que je m'arrêtais à Bastille, qu'il pouvait m'y rejoindre et qu'on y déjeunerait. Au *Rusti*, Vincent avait les traits tirés, il était choqué je crois, comme chacun de nous, les conversations tournaient dans le restaurant, on entendait les noms des victimes qui s'échappaient d'une table, puis la vie reprenait son cours avant d'être à nouveau interrompue par une autre conversation qui renvoyait à l'événement.

Aux *Petites Canailles*, il y avait peu de monde. J'étais arrivé le premier, j'avais une table le long des baies vitrées, ce n'était pas possible de ne pas penser à la fusillade, je regardais vers la rue, je pensais – je l'avais écrit dans un mail à Éric la veille – à ce moment où la vie bascule, où ta vie bascule vers le néant dans un éclat de sang, où le monde explose, où le tien n'existe plus. Mathieu est arrivé, nous avons évoqué le drame un long moment, puis nous sommes revenus à la vie, à demain.